

STATUT DE LA VIOLENCE ET DE LA LANGUE DANS LA *VIOLANGUE* DE JEAN-PIERRE VERHEGGEN

Avançons, donc, quelques mots de cette *écriture*, dont nous gardons en mémoire quelques échos à la manière d'éruclatations ou de spasmes. Je m'y risquerai à la suite d'innombrables apports critiques qui semblent avoir épuisé la chose ; en elle-même intarissable et toujours provocatrice.

« Excès homo », ce Jean-Pierre Verheggen, dont on sait le « *Ridiculum vitae* », et qui n'a de cesse, depuis *La grande Mitraque*, *Le degré zorro de l'écriture*, *Divan le Terrible*, *Artaud Rimbur*, *Pornowallie*, *Pubères Putains*, *Vie et mort pornographiques de Madame Mao*, *NiNietzsche Peau d'Chien*, en bon Belge heureux et généreux, de s'en prendre à cette langue reçue, mal reçue, mal vécue, avec laquelle la soi-disant Communauté Française de Belgique se doit de composer. Le français, langue à usage immémorial en Belgique, comme l'a judicieusement répété M. Quaghebeur, est la nôtre et ne l'est pas. Paris, le *surmoi* de nos parlars régionaux, suppôt d'un Père surveillant, n'est pas loin, qui dicte sa norme, ses savoirs, son sabir¹. Le français, descendante du bon vieux francien, boude ses cousines d'oïl régionales wallonne et picarde. Leur survivance l'indiffère. J-P. Verheggen s'en fout et le lui rend bien : « fait de reptations de mots vernaculaires, bassement namurois! Qu'on me croie! Le premier Michaux a dans son trou d'effroi, sous ses arpions, du macérat et bon puat de sous-langage wallon »².

¹ Cf. QUAGHEBEUR, Marc – « Au nord de l'Hexagone, l'impossible visage », tapuscrit. Et ID – « Belgique, la première des littératures francophones non françaises », tapuscrit.

² VERHEGGEN, Jean-Pierre – *Ridiculum Vitae*, précédé de *Artaud Rimbur*, Paris, Gallimard, 2001, p. 47.

D'abord, parce qu'un auteur belge est né quelque part, pour notre plus grand bonheur. Tout comme J-Cl. Pirotte et W. Cliff, «le Malpropre», J-P. Verheggen est gembloutois, véritable Mazicien du langage, si l'on veut bien se souvenir de ce temps béni d'avant la «fusion» des communes; le temps des hameaux. La vallée de l'Orneau parcourt et traverse ses gestes d'écriture : «Auripette (Bossières-Mazy)»³; «Votr' Barbare de Mazy en Asie»⁴.

L'incursion du wallon dans le texte ne cesse de saper les assurances du lectorat ancré dans le confort feutré des assises du beau langage. Pour tout dire, ça le gêne, ça l'emmerde ou le fait rire. Le résultat est, de toute façon toujours acquis: la provocation, la perplexité et le trouble font le lecteur s'interroger sur l'émergence d'une langue d'avant la langue, ayant partie liée avec son corps, sa chair, sa merde: «m'violence, c'est m'violangue». Comme l'a bien vu Ch. Prigent, l'écriture de J. P. Verheggen est un combat corps à corps avec l'arbitraire du signe, tel que F. de Saussure l'a théorisé. Chez lui, «La langue apprise donne d'abord la sensation d'être brutalement étrangère et cadavéreuse. Pour écrire, il faut entrer dans la crise de la langue»⁵.

Ensuite, justement, sur les pas d'Artaud, à qui il rend ici un bel et sincère hommage sous forme de *hard poétique*, entre autres destructeurs d'idées reçues et de langage, J-P. Verheggen se cherche ou retrouve une langue d'enfance, pulsionnelle et vitale, liée aux besoins et soucis physiologiques primaires, primitifs, immémoriaux référant à la nourriture, à la digestion, à la défécation. L'écriture verheggenienne assume l'analité / animalité incontournables de nos vies profondes, de nos soucis inavoués⁶. Le texte poétique rapproche, en les mimant, les divers orifices du corps, leurs sécrétions, et en extrait une langue: «C'est en baver des chuintés et en chier des mous! C'est chier dans ce trou! C'est devenir, soi-même, un bâton! Etre le bâton cochon de ce corps – mal fait, mal conçu, mal planté et mal baisé! – qu'on nous a cochonné!»⁷.

En fait, on écrit comme parle. On parle comme on est, comme on naît, comme on chie, comme on rit. On pète de rire. Seul véritable euphémisme que l'auteur s'autorise pour évoquer, en creux, en cru, la sexualité; «Au fond, Artaud a raison.

³ ID – *Le degré Zorro de l'écriture*, Bruxelles, Labor, 1997, p. 39.

⁴ ID – *Artaud Rimbur*, p. 26.

⁵ PRIGENT, Christian – *Ceux qui merdRent*, Paris, P.O.L., 1991, p. 226.

⁶ Cf. BAJOMME, Danielle – «Pornocratés ou Verheggen pris au mot ... », *Textyles*, n° 14, *Lettres de jour* (II), 1997, pp. 27 – 38.

⁷ VERHEGGEN, Jean-Pierre – *Artaud Rimbur*, p. 28.

C'est d'la viande, de la langue: D'la viande puante! D'la viande qu'on a au trou! Au trou qu'on pense »⁸; et pour évacuer la mort, la mettre à distance. Il est un *pathos* verheggenien, à n'en pas douter. Mais, ou plutôt d'ailleurs, les jeux de mots, les calembours et autres tours et détournements langagiers ridiculisent et euphémisent d'habitude la violence du sexe et de la mort, en parlent sans s'en revendiquer.

Ceux de J-P. Verheggen, –qui ne sont que rarement gratuits, ou tout simplement drôles –, cernent, voire miment ces réalités-là. Ils assignent même cette fonction à la langue: trahir sa viande, révéler son être au monde carné et scatologique: «[...] devenir la grosse queue à trous d'Artaud Rimbur / devenir un tuf d'étron qui éructe par le trou qu'on défèque et qui érecte par le trou qu'on a, tous, d'ancienne fillette ! Qu'on a, tous, comme con à viande violacée»⁹.

Dès lors, J. P. Verheggen renoue avec un filon scriptural exécrationnel, «la part maudite» qui vient de Rabelais, Bataille, Guyotat et Savitzkaya. Il convie les mots à la grande kermesse de la vie, à la fête foraine du langage, à la carnavalisation des rôles, des structures et du pouvoir, linguistique entre autres. Il a mieux que tout autre saisi l'approche bakhtinienne de l'écriture cochonne de F. Rabelais: celle qui, à la faveur du carnaval, et de son paganisme vitaliste intrinsèque, réhabilite le bas, nos soubassements physiques et sociaux; et les mêle, le temps d'un texte-fête, aux savoirs et aux pouvoirs établis. Ce «populo-lacanisme» verheggenien rend compte de cette intuition et de cette hantise : le bas et le haut, le propre et le sale, l'esprit et le cul, l'amour et la merde, le vernaculaire et le soutenu font bon ménage, et ridiculise jouissivement, ou plutôt «ouïssivement» (ouïssance), – tant c'est par le son, la phonie que cet assemblage tient, et nous heurte –, leur antinomie de convenance¹⁰.

De ce point de vue-là, J. P. Verheggen accomplit son programme poétique: «Ce qu'il nous faut, nous dit Artaud, c'est un peu d'patience, avec la langue, et beaucoup d'invention! C'est produire nos propres sons dans notre propre langue [...]. C'est ça qui procure l'ouïssance»¹¹. En somme écrire, c'est baiser un peu: «C'est la délivrance! Il était temps! Il faut, en effet, pouvoir s'arrêter au bon moment! / Savoir se tirer quand ça commence à bien faire et à lasser les gens mais insister

⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹⁰ On ne saurait trop rappeler que les textes de J-P. Verheggen, comme ceux d'E. Savitzkaya, d'ailleurs, se veulent surtout audibles. Il s'agit de «lectures-performances» censées emporter tout un auditoire dans un rythme effréné et cruel. Cf PRIGENT, Christian – *Ceux qui merdRent*, p.231.

¹¹ VERHEGGEN, Jean-Pierre – *Artaud Rimbur*, p. 55.

quand ça commence à faire du bien!»¹². Ces textes alimentent un conflit primitif entre soi et le social, *sa* parole et *la* langue, *son* plaisir et *la* Loi.

«Il y a du Rabelais chez tous les Belges qui ne sont pas des Belges honteux », disait H. Juin ; ce qui illustre l'irrégularité foncière du langage à laquelle toute une génération belge (*belgitude*) a dû se confronter si elle ne voulait pas sombrer dans le *déni* de soi (ne pas se dire en tant que Belges, effacer leur *belgité*), ou dans le purisme schizophrène: «on dit, on ne dit pas». Enfant naturel de Freud et d'Artaud, J. P. Verheggen, acteur d'une période revendicative et engagée de notre histoire récent, et dans le contexte d'une Belgique en déliquescence institutionnelle, prend le taureau du langage et du réel par les cornes, alors que d'autres singeaient ou feignaient d'être Français, voire Parisiens: «Qui va à la chasse aux fautes d'orthographe finit par garder sa place de garde-chasse! Jusqu'en fac»¹³.

Comme Rabelais, J. P. Verheggen fait sienne une langue d'avant l'Académie: «L'Académie? Vingt cadavres debout discutent de l'orthographe exacte du mot macchabée! Vingt autres Membres, déturgescents, se livrent à de savants calculs de probabilités sur les chances de survie du point d'interrogation final! Puisse-t-il leur être fatal! Tout pue, jeunes gens!»¹⁴; «En attendant, relisez Zacadémie dans l'Méto! Ça fait du bien»¹⁵. Une langue d'avant le contrôle du Pouvoir parisien.

Ce temps béni que J-P. Verheggen rapproche jouissivement du nôtre, et nous le rend *contemporain*, Ch. Prigent l'évoque et le décrit comme étant celui «[...] d'effrayante liberté, d'angoisse et de jouissance à penser dans l'espace dégagé, conflictuel et transitoire du monde 'renaissant'»¹⁶. Situation linguistique qui, soit dit en passant, demeure en Belgique. Une langue qui garde en elle tout l'optimisme énumératif et inaugural du monde¹⁷.

Parlons-en de cette période au cours de laquelle J. P. Verheggen a craché ses premiers textes, pareils à un «charabia» infini. La modernité littéraire et esthétique

¹² ID – *Ridiculum Vitae*, p. 95.

¹³ *Ibid.*, p. 99.

¹⁴ ID – *Artaud Rimbur*, p. 90.

¹⁵ *Ibid.*, p. 93.

¹⁶ PRIGENT, Christian – *Ceux qui merdRent*, p. 309.

¹⁷ Il suffit, pour s'en convaincre, de pénétrer cette écriture ressassante, envoûtante dans son efficacité sensorielle, érotique et énumérative à l'œuvre dans VERHEGGEN, Jean-Pierre – *Vie et mort pornographiques de Madame Mao*, Paris, Hachette, 1981, pp. 66 ss.

«négative» bat son plein; accumule les expériences et les provocations. J. P. Verheggen est, au demeurant, intimement lié à l'histoire de la revue *TXT*, qui dans le sillage du Nouveau Roman et de *Tel quel*, ou parfois contre eux, radicalise la tâche profondément moderne de déconstruction de l'écriture, et d'expérimentation, à laquelle ont également pris part des noms comme Ch. Prigent ou D. Roche. Ne nous méprenons pas! Cette écriture poétique est moderne dans sa démarche, dans ses accointances et dans l'héritage qu'elle revendique. Elle s'en prend à la langue, la somme de dire la vie sans complaisance ni réserve d'aucune sorte: «Au fond, je suis comme saint Tuba! Je veux d'abord enfilez mon tuyau dans l'corps troué des mots avant que d'en faire mon credo. Je veux d'abord les palper sous leur manteau. Les explorer avec ma Calypso à lapsus, ou mon Nautilus, franchissant l'étroit des Dardanelles de leur anus. Je veux toucher des yeux l'endroit sur lequel il faut mettre le doigt. L'endroit de tout l'enjeu»¹⁸.

Cette langue «chipote» et exhibe, en les accumulant, les conventions de sa composition carnavalesque, son «tchinisse» verbal, et s'en moque simultanément.

Il y a lieu, ici, ce nous semble, d'invoquer l'incipit de Rabelais quant à l'importance ou l'intérêt d'aller plus avant dans le texte, et d'y savourer, la « substantifique moelle». De fait, derrière cette avalanche de calembours, jeux de mots, détournements de titres; derrière ce jeu citationnel, véritable libre accès à tout l'héritage politico-culturel de notre passé récent; libre chipotage des références littéraires, culturelles, et intellectuelles de notre contemporanéité qui – bien plus que simples embrayeurs de lecture (la presse française ne s'en prive pas) – opère un effet ludique, mais destructeur, qui met la langue à mal, lui confère une soudaine étrangeté, en faveur d'une langue nouvelle et jouissive. Il s'agit, sur les pas d'Artaud, de trouver sa langue et d'y inscrire son code, au risque d'un conflit permanent, avec la langue normative.

C'est à cette tâche que s'emploient les suffixations régionales, vulgaires; les jeux de mots et les calembours dont on fait une spécialité verheggenienne, voire belge. Les mécanismes sont connus, assez simples, et la langue française de par son collage au Pouvoir et son homonymie récurrentes s'y prête bien. Les substitutions sur l'axe paradigmatique peuvent concerner un phonème, une syllabe, un ou plusieurs mots. Plus rarement, sur l'axe syntagmatique, une opération viendra compléter les transformations effectuées sur l'autre axe par un déplacement du signifiant ou du signifié.

¹⁸ VERHEGGEN, Jean-Pierre – *Ridiculum Vitae*, p. 130s.

Ceci dit, J-P. Verheggen emprunte les procédés du jeu verbal à une fin bien plus radicale. Le détournement ne vise pas à un effet épidermique ou inoffensif. Il intègre une pratique subversive et corrosive de la langue ne fonctionnant qu'en harmonie avec tout un agencement du texte où l'on mélange les genres, dans une continue logorrhée: «Faites la fête aux mots pour devenir illimités»¹⁹; et où l'on ne cesse de passer un message politique, social et culturel; une «substantifique moelle» en somme: «Osez parler de tout! Osez parler de rien! Osez parler de votre langue! Parler de ses ratés! Osez parler du ratage complet qu'il y a dans la langue pour dire votre sexualité! Osez parler de toutes les langues qui manquent dans la langue qui vous fait défaut, en toutes circonstances!»²⁰. Où l'on ne cesse de dénoncer aussi la douleur de l'existence, de la communication et de l'incompréhension foncière.

Tout est subtilement convoqué et glosé, pêle mèle Sade, Mao, Nietzsche, mais surtout déconstruit et dénoncé: «Le qu'ah que je te hais Boileau, Boiteux, et tout l'annuaire téléphonique des envois lanlaire, jusqu'à: Bois de travers et Bois ça!»²¹. Le savoir intellectuel dont se targue l'Etablissement est sapé à la base: «Ou la folle à ras d'Ego». Le slogan publicitaire est détourné de ses visées *phalliques*, vers des propos *phalliques*: Votez Verres! Votez Alcoolos», «Je crois en saint Idiot visuel», «Docteur Clitoris causa», «Évangile de Binche de mon pays». Tout est livré en vrac, avec une cadence pulsionnelle, celle aussi du marchand de loque²² ou du rappeur²³.

Non, J. P. Verheggen n'est décidément pas postmoderne (*post mortem*)²⁴. Aucun clin d'œil inoffensif chez lui au lecteur, aucune condescendance vaguement amusante, savante ou éclectique. Aucun ressassement qui ne soit d'abord détournement et reconstruction. Aucun emprunt qui ne cherche d'abord la *diction* du propre: «Trouvez une langue! Dégagez la langue belge cachée sous votre belle langue. Osez reconnaître votre ascendance»²⁵. L'identité profonde, racine du corps et de l'existence.

José Domingues de Almeida

¹⁹ ID – *Artaud Rimbur*, p. 93.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ *Ibid.*, p. 45.

²² Cf. *Ibid.*, p. 128.

²³ Cf. *Ibid.*, p. 145. Ce passage se prête à merveille au rap dont la contre-culture française actuelle s'avère si friande. Jugez vous-mêmes: «Bavard, c'est évident! Bavard impénitent! / Vantard aussi! Mais, en même temps, / auteur d'une œuvre déjà considérable! / Sorte de Vicent Van Gag [...].»

²⁴ *Ibid.*, p. 91.

²⁵ ID – *Ridiculum Vitae*, p. 105.